

Malheureusement, lorsqu'il arriva au terme du voyage, le colonel Bonnier n'était plus. Entré vainqueur dans Tombouctou, il avait poursuivi les Touaregs et s'était laissé surprendre dans une embuscade où presque toute sa troupe avait péri, 15 janvier 1894.

Dans ces difficiles conjonctures, Joffre se montra à la hauteur des circonstances. Il recueillit les débris de la colonne Bonnier, marcha sur Tombouctou qu'il occupa sans coup férir, s'y fortifia, fonda des postes, pacifia la contrée environnante, organisa, administra et assura pour toujours à la France un vaste et fertile territoire.

Ces grands événements firent sensation à Paris. Joffre fut remercié comme il le méritait, et obtint la même année le grade de lieutenant-colonel et la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Son avenir est désormais assuré.

Cependant l'île de Madagascar venait d'être conquise. Cette magnifique colonie, aussi grande que la France, avait besoin d'être protégée contre des ennemis éventuels. Le gouvernement résolut donc d'utiliser la rade merveilleuse de Diégo-Suarez comme point d'appui de la flotte et réduit suprême de l'armée d'occupation. Le colonel Joffre fut choisi pour organiser les fortifications et les établissements nécessaires à cette double fin, tâche importante dont il s'acquitta à la satisfaction des pouvoirs publics et qui couronna sa carrière d'ingénieur militaire.

En 1901, il fut promu général, il commande une brigade d'artillerie. Restait pour lui à apprendre le maniement des grandes masses. En 1905, nommé divisionnaire il prend charge d'une troupe d'infanterie. Il est mis à la tête de la place de Lille, puis du 2^e corps d'armée à Amiens, ce qui lui fournit l'occasion d'étudier à fond ses futurs champs de bataille. Rappelé au ministère, nommé directeur du génie, membre de nombreuses commissions, il se renseigne parfaitement sur les rouages divers de l'administration et sur la valeur réelle de chacun de nos grands chefs de l'armée. Désormais, il n'avait qu'un pas à faire pour atteindre les hauts sommets. Ce pas il le fit en 1910, lorsqu'il fut appelé au Conseil supérieur de la guerre.

Il avait cinquante-huit. Son corps n'avait rien perdu de sa vigueur, et son intelligence, en

pleine maturité, s'était développée en proportion avec les redoutables responsabilités dont on chargeait ses épaules. Un suprême et dernier honneur l'attendait.

En 1911, en effet, la charge de généralissime vint à vaquer. Le vœu unanime de l'armée et du Conseil supérieur de la guerre appelait à cet emploi le glorieux manchot de 1870, le général Pau, et le gouvernement dut s'incliner devant l'opinion. Mais ce chef magnifique exigea, pour accepter la responsabilité du salut de la France, qu'on lui laissât le libre choix de ses collaborateurs. C'était trop demander à des politiciens, il se retira donc et indiqua lui-même pour son remplaçant le général Joffre.

Le choix de Joffre impressionna mal le pays. Il était inconnu du grand public, et sa figure manquait de magnétisme. Des bruits malveillants coururent sur son compte. On le disait protestant, anticlérical franc-maçon, flatteur des partis avancés. Tout cela était faux, heureusement, sa famille était catholique et lui aussi. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'il soit un dévot, les dévots aujourd'hui sont rares en France, mais ses rapports avec le clergé ont toujours été parfaits. Il est républicain, comme tous les polytechniciens, mais il n'est point un sectaire. Quand il s'agit du bien public il ne fait point acception de personne. Il a écarté impitoyablement des emplois les chefs incapables, quelles que fussent leurs opinions politiques, et c'est grâce à lui que des généraux tenus en suspicion, Castelnau par exemple, furent placés aux postes d'honneur. Joffre, comme tous les gens sages prévoyait la grande guerre et il travailla de toutes ses forces à sa préparation. On lui doit en partie le vote de la loi de trois ans ; mais il n'eut pas le temps de réparer les fautes de ses prédécesseurs.

C'est un équilibré, un imperturbable. Lorsque la tempête éclata, lorsque nos armées, trop faibles, éprouvèrent partout des échecs, il ne perdit pas son sang-froid, il ordonna une retraite générale qui eût pu dégénérer en déroute, si l'on n'eût senti instinctivement la fermeté de sa main directrice.

À l'heure voulue, au lieu préparé il fit faire volte-face et fulmina son ordre du jour immortel : " Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays il importe de